

Artemisia tridentata

Michelle Côté

Numéro 33, été 1987

L'utopie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, M. (1987). Artemisia tridentata. *Moebius*, (33), 71–76.

MICHELLE COTÉ

Artemisia tridentata

Montréal est une île. D'un côté la rivière des Prairies et de l'autre le fleuve Saint-Laurent. Montréal est une ville. C'est d'une petite île, construite par le maire, dans le fleuve, que Catherine aime à regarder le soleil se coucher entre les gratte-ciel illuminés du centre-ville. Un bateau russe dort dans les bras du vieux dock et de la Cité du Havre. Le port, chez nous, embrasse les bateaux. Les derniers cyclistes sortent de l'île Notre-Dame par le pont de la Concorde, longent le versant sud du port, passent entre les lumières du tableau fluvial et d'Habitat 67 pour regagner le centre-ville en évitant la Pointe St-Charles.

Ce n'est pas que la Pointe est plus dangereuse que le centre-ville. C'est que la Pointe est un vieux quartier ouvrier. C'est l'ancien ghetto du Grand-Tronc, le quartier des ateliers du chemin de fer. Une vie d'homme entre le chantier et le chômage, le travail et l'alcool. Une vie de femme entre l'usine et la cuisine, le travail et les enfants. C'était ça aussi l'Amérique.

Les lumières des bureaux de Lavalin sont toujours allumées. Et Bernard Lamarre doit y être encore. «Oxydez-moi tout ça!» qu'il avait dit. Il ne voulait pas que son building garni de cuivre scintille comme un phare. Le phare de l'exemple à suivre ou phare de l'inaccessible. Il se tient droit et fier, de la fierté que donne le travail accompli comme celle de l'artisan devant son ouvrage. Il sera tard quand Bernard Lamarre traversera les rues du centre-ville pour regagner sa maison au flanc du Mont-Royal.

Les maisons au flanc du Mont-Royal... Des maisons de Noël en pierres des champs avec des fenêtres à carreaux, des sapins bleus avec des lumières d'or qui donnent l'impression que tout le monde rit à l'intérieur. On ne sait pas toujours si on les envie ou si on leur en veut. Chez nous, les riches étirent le port et la misère: la Pointe, le Sud-Ouest, St-Henri, Centre-sud, entre le parc Notre-Dame-de-Grâce et l'Hôtel de ville.

Au pied du Mont-Royal, des rues et des ruelles où on apprend à vivre. Les cafés-terrasses, les escaliers extérieurs, les balcons à dodine, les cordes à linges, le bruit et l'odeur des

«minounes» qu'on répare en été, les jeux des enfants. Des rues où l'on manifeste pour un «Oui» ou pour un «Non», pour son pays, son syndicat, pour la paix ou pour son Amérique. Je n'oublierai jamais l'année où les femmes ont organisé la leur. Nous voulions manifester pour avoir le droit de nous promener dans les rues la nuit sans nous faire attaquer par les hommes. Nous étions toutes rassemblées au Carré St-Louis. Marie passait des tracs en criant notre slogan dans un porte-voix: «Femmes sans peur! Debout la nuit! Femmes sans peur! Debout la nuit!...»

Ghys et Catherine, ce soir-là, en avaient plus qu'assez des hommes. Le Carré était plein de monde. Ravies, nous chantions. Etre-là, c'était déjà une victoire. Le convoi s'est mis en branle. Marie serrait fort son porte-voix. Le bras droit en l'air, Ghys, Catherine et moi quittions le Carré par la rue St-Denis. Il y avait là des hommes vulgaires qui nous attendaient. «Hé! les pelotes, vous avez peur de ça un homme, hein!» Vous avez peur de ça une belle queue ben raide!» Ghys criait plus fort. «T'en fais pas mon ange», qu'elle me glisse entre deux cris. Catherine ne supportait pas leurs regards et je n'arrivais pas à faire semblant qu'ils n'étaient pas là. Alors, elle se faufila dans une petite rue. Je l'ai suivie. C'est comme ça que, ce soir-là, nous avons pris notre Amérique de front.

Nous avons marché jusque très tard dans la nuit. Sur la rue Ste-Catherine, de vitrine en vitrine, des punks du bar «Les fougounes électriques» aux regards peints et bas résille des filles atablées chez Santini, regards vicieux des clients. Nous n'étions pas seules à traîner. Il y avait aussi des jeunes de la rue. Ces jeunes qui vivent sans racine, ballottés par le vent comme des *Artemisia tridentata*, ces broussailles odoriférantes du désert de l'Arizona. Il suffit de fermer les yeux pour les voir et prendre la forte odeur de sauge qu'elles laissent au passage.

Toute une bande de jeunes habitaient dans un immeuble désaffecté de la rue St-Antoine.

«DEUX JEUNES SQUATTERS MEURENT DANS LEUR REFUGE

Deux adolescents, des punks, ont péri hier dans l'incendie d'un repaire qu'ils avaient aménagé avec plusieurs des leurs au 1100 de la rue St-Antoine, dans le centre-ville de Montréal. Les jeunes squatters avaient vraisemblablement allumé un feu pour se réchauffer. L'ancien entrepôt frigorifique abritait des dizaines de jeunes. Samedi soir, un gros party avait été organisé autour d'une piste de rouli-roulant aménagée au neuvième étage de l'édifice.»

(*La Presse*, 2 juin 1986:1)

C'est ça aussi l'Amérique... De la rue à la mort, d'un enfer à l'autre, l'espoir est dans le partir, l'utopie est fugace. De la rue à la prison il n'y a qu'un pas. Alors, qu'il le veuille ou non,

l'homme-artémise s'enracine. Le sol n'est pas particulièrement bon, il contraint.

Le Québec est féérique en automne. A sept heures le matin, le lever du soleil ravive les jaunes et les ocres des arbres. L'air est frais et humide. Catherine dandine à l'arrêt. L'autobus qui fait le trajet de Montréal à St-Calixte a quelques minutes de retard. C'est un vieil autobus. La compagnie Laurentide a sans doute racheté tout ce qui restait des années 50. Le chauffeur aussi est rétro. Il écoute de la musique qui sort d'un vieux poste, retenu par deux élastiques à un ventilateur qui ne sert pas en hiver. Il conduit vite et ça brasse... Elvis aurait pu sortir de n'importe quel banc et se mettre à chanter que ça n'aurait étonné personne. A côté d'elle, un jeune couple tout endimanché revient d'un voyage de noce à Montréal. La femme pose sa main sur la cuisse de l'homme et ses doigts glissent lentement sur les rayures du pantalon. «T'es fort. Je t'aime assez». Catherine regarde dehors pour avoir le loisir de rire en silence. Une rangée d'érables noirs aux feuilles rose-orange font passer son coeur moqueur au beau. L'autobus s'arrête.

Ste-Anne est entourée de vastes terres qu'on utilise pour la culture de la fraise. La fraise est à Ste-Anne ce que le bleuets est au Lac St-Jean. Comme dans tous les villages de campagne, il y a une église, une caisse populaire, une banque, un «Roi de la patate» et un dépanneur. Catherine appelle un taxi. Ste-Anne a aussi des pénitenciers. Le chauffeur la dépose devant la grille. Il n'y a personne. Il n'y a pas de sonnerie. Il n'y a même pas de porte. Mais il y a un mirador. Elle reste plantée là, sans bouger. La grille s'ouvre comme par magie. Une cage l'attend. En entrant, Catherine se trouve coincée entre deux rangées de barbelés espacés de cinq pas. De longues secondes se passent avant que la grille ne s'ouvre encore. A gauche, il y a des roulottes entourées de clôtures grillagées. Des balançoires d'enfant, une petite piscine en forme de crapaud et un barbecue sont installés pour l'hiver. Elle marche jusqu'à l'immeuble en face. Plusieurs gardes en kaki et armés surveillent l'entrée du bâtiment.

«Laissez vos clés sur la table et passez sous le détecteur de métal. Déposez vos effets personnels ici.» C'est comme à l'aéroport. «Qui venez-vous voir?» «André Bélanger du groupe universitaire». «Allo! Monsieur Bélanger... Il y a une dame ici. Madame...». «Catherine Tessier». «Une dame Catherine Tessier qui vous demande... Ok. Attendez ici madame. On vient vous chercher.»

Une énorme porte de métal s'ouvre. Ce n'est pas Bélanger, c'est un détenu, escorté de deux gardes. Il porte une large ceinture de cuir munie de deux menottes pour les poignets, avec une longue chaîne au milieu qui descend jusqu'aux menottes des chevilles. Ainsi ligoté, l'homme ressemble à une cruche. Quand on pense que ce qui importe dans la cruche c'est le vide au milieu! (Sartre). Dans un mouvement de pudeur, les yeux de Catherine se ferment doucement, discrètement, tellement la chose est humiliante. Mais on entend le

bruit des chaînes à chaque pas. Elle suit du regard le dos du détenu qui sort et emprunte le même chemin qu'elle en marchant comme une Japonaise. Les balançoires, la piscine cra-paud, le barbecue, la première grille, la deuxième grille et le panier à salade du Service carcéral canadien.

«C'est son procès aujourd'hui. Catherine Tessier? André Bélanger.» La porte de métal s'ouvre et elle entre sans dire un mot, visiblement émue. «Ici, vous êtes plus en sécurité que dans une polyvalente. Il y a des gardes armés partout. Vous êtes toujours à vue de tir.»

La grosse porte de métal se referme et les voilà encore dans une cage. Même si ça ne change rien, être deux ça rassure. En face de la grille, une autre grille encage un long couloir. Sur la droite, une petite fenêtre laisse entrevoir la cogito des CX gradés, un téléphone rouge et le couloir transversal de l'administration principale. Catherine et André Bélanger continuent devant. Le long couloir est divisé en deux par une grille. Ils circulent d'un côté et de l'autre. Trois détenus, assis en rang d'oignon, attendent. C'est le frigo.

Un rayon de soleil illumine ses cheveux. Ses yeux éblouis fuient vers une petite cour intérieure. Elle n'a pas vu tout de suite qu'au fond du couloir on la regardait. Un détenu qui a l'air d'être chez lui, un «vieux fish», affecté à l'entretien du bâtiment, lave le plancher. Ça fait un moment qu'il la regarde avancer dans le couloir. Le sourire et les yeux rougis de désir, le lent va-et-vient qu'il imprime à la polisseuse, sa tête qui s'incline et son faible bonjour glacent. Ça pue le désinfectant mais ça n'enlève rien au regard de ceux qu'elle croise au passage. Cathou se sent niaise, ses vieilles pancartes de «women's lib» serrées entre les jambes. Son pas se rétrécit. La grille du bout du couloir s'ouvre. C'est le poste central de la sécurité, le contrôle «N». Foutaise! C'est ici qu'en 1982 le sang giclait. L'émeute d'Archambault, c'était là. Archambault la dure. Archambault la maudite. Des plantes vertes en plastique sont suspendues ici et là. En plastique, parce que rien ne peut vivre ni grandir ici, sauf peut-être une artémise. Un prisonnier attache le lacet de son soulier en échangeant quelques mots avec un autre qui en fait autant. Il est tôt le matin et l'odeur des toasts sort des trois ailes où logent les détenus.

Un pénitencier en forme de croix grecque posée au milieu d'un champ de fraises! Quel blues! Des couloirs et des couloirs, des mots et des mots. des grilles et des grilles.

«Le bruit des portes-grilles résonne dans ma tête.» Frappé d'absurdité, le cerveau se vide comme un trou de mémoire. «J'ai peur...» Comme l'errant, Catherine a peur quelque part entre la vie et la mort, entre l'enfer et l'utopie. C'est l'image d'un tas de broussailles, qu'à première vue on croit mortes, qui hante la pensée de Catherine. C'est l'image de l'artemisia tridentata virevoltant dans le désert de l'Arizona qui ne la quitte plus.

«C'est ici. Nous partageons le local avec Jean Caron du groupe Cegep.» «Bonjour.» «Bonjour.» «Et Bernard Tremblay

du groupe informatique.» «Bonjour.» «Bonjour.»

Le bruit de la clé dans la porte qui se ferme la fait sursauter. Une quarantaine de gars sont déjà là. Quarante gars habillés en vert, rasés et souliers vernis. A première vue, on les croirait sortis d'un clone. Catherine est anthropologue. Elle donne le cours: «Culture et univers culturel». «J'ai juste eu le temps de dire mon nom avant que les gars commencent à se lever pour aller pisser à la queue leu leu. Même Jean Caron pisse dans l'urinoir.» Il y a en face d'elle, de l'autre côté du mur vitré, un urinoir à aire ouverte... Question de nécessité et de sécurité!

«J'ai essayé, de mon mieux, d'introduire le mot culture et le mot univers. De me rassurer dans un monde connu. Au bout d'un moment, j'avais l'impression d'être ailleurs. La discussion va bon train. Ils ont l'air presque heureux. Nous avons, eux et moi, besoin d'intensité et de fuite. Je me réfugie dans des histoires d'anthropologues et les entraîne avec moi. Ils me suivent. Nous ne voyons plus les guérites, ni la passerelle, ni ceux qui ouvrent et referment la porte à clé, ceux qu'ils appellent «les screws». Tous sauf Three Stars qui n'y arrivait pas. «Madame», dit-il, de la malice dans le regard et dans la voix. «Le mental ça c'est fort. Moi, je connais une tribu au Tibet. Ils peuvent tuer des gens à distance, sans laisser de trace, seulement avec le mental.» Je recule d'un pas vers l'arrière, puis vers la gauche et pointe Three Stars du doigt. «Tu sais quoi? Un de ces soirs je te passerai ma belle-mère.» Je pense à une femme en particulier. C'est le seul service qu'elle m'a rendu et bien malgré elle.

Un rire général détend l'atmosphère juste assez pour se rendre compte à quel point il y a du bruit. Un capharnaüm de la parole. Trois cours qui se donnent simultanément dans des locaux sans plafond, deux téléphones qui sonnent, la clé qui tourne dans la porte de métal, des détenus qui entrent et sortent.

Benoît propose un café. Il tourne l'instantané, le sucre et l'eau chaude dans un verre. Les lettres F.T.W. tatouées sur sa main dansent. Catherine, machinalement, frôle du doigt les lettres imprimées dans la chair. Benoît tressaille. Le peau à peau est rare et Catherine sent bon. Ce n'est pas le parfum de Paris, c'est sa fraîche odeur de femme qui exulte dans ce monde où il n'y a que des hommes. «Qu'est-ce que ça veut dire?» «Ca dépend pour qui. Pour mon oncle c'est la Fédération des Travailleurs du Wisconsin. Une fois je voulais un travail chez Firestone. J'ai dit au gars que j'aimais tellement la compagnie que j'ai fait tatouer Firestone Tire Warehouse. Il a ri. J'ai eu l'emploi. En fait, ça veut dire: Fuck The World. Un jour je l'enlèverai.» Benoît tourne toujours la cuillère dans le verre. Ils rient. Catherine sent bon.

«Quel local! Impossible d'imaginer ça. Il n'y a pas une fenêtre, même pas une petite fissure qui laisserait passer l'air de dehors. Un sous-marin, un véritable sous-marin.» Elle tourne sur elle-même pour mieux apprécier l'ensemble. Un grand

gymnase en blocs de ciment jaune sur lequel on a dessiné un large ruban fou orange, un ordinateur orange et un homme universel orange dans un cercle bleu. Pour faire gai, paraît-il. Près du plafond, il y a des guérites et une passerelle pour permettre aux gardes armés de sortir en cas d'émeute. On a subdivisé ce grand local en petits locaux avec des murs de métal, à-moitié vitrés. Le premier à gauche en entrant, celui de l'université, suivi d'un petit réduit qui sert de bureau à Jean Caron et à André Bélanger, puis celui du Cegep, le réduit de Bernard Tremblay et celui du cours d'informatique. Sur l'autre mur, il y a la bibliothèque, c'est-à-dire les vieux livres du collège Marguerite Bourgeois achetés pour un dollar, quelques tables de travail, suivies d'une petite table pour le café, un lavabo avec son miroir et l'urinoir.

Le café instantané est vite bu et le cours reprend. Trois heures à enseigner à vue de tir. Question de nécessité et de sécurité. A partir d'onze heures trente, il faut toujours être prêt à terminer sur le champ. Les gardes frappent dans la porte de métal avec la clé. Les détenus doivent se mettre en rang. Ils sont tous fouillés un à un. Il peut arriver qu'un gardien fouille à mains nues, généralement, ils utilisent un détecteur de métal portatif qu'ils glissent le long du corps de l'homme sans oublier l'entre-jambe. Il y a parfois des choses qui se règlent dans l'entre-jambe, comme dans la vraie vie d'ailleurs. Si, par malheur, le détecteur fait entendre son bip-bip, si, par malheur ce n'est pas le crayon oublié dans une poche, c'est la fouille à nu.

Nous sortons en dernier. Jean Caron, «le gros», allume un cigarillo parfumé, le dos bien appuyé sur sa chaise. Bernard Tremblay pisse dans l'urinoir. André entraîne Catherine vers la sortie. Neuf portes de sécurité séparent le local de la rue. Impossible de retrouver son chemin sans lui.

Il fait un temps magnifique. Du soleil et du vent à charrier une artémise. Le rêve dure le temps d'un départ. La vraie couleur, ce n'est pas le jaune d'or qui scintille comme un phare dans la nuit. C'est le gris-vert argenté de l'artémise sans racine qui virevolte dans le désert, se nourrissant au passage. L'artémise ou brève odeur de sauge d'un instant d'utopie. Peau fraîche, odeur musquée d'un moment d'éternité. Tout est là, dans l'intensité.